

La ruralité à vélo



Gautier Steiler, 27 ans, se projette en tant que “paysan-vélociste”. Il nous livre une vision de la mobilité douce en milieu rural, et du mode de vie qui l’accompagne.

« Au collège, j'étais un élève correct. Je n'avais pas particulièrement la fibre écolo, mais un esprit rebelle. » C'est sa fascination pour le monde des plantes, qui amène progressivement Gautier à un BTS en horticulture, puis à se porter volontaire dans des fermes agroécologiques... Enfin, il intègre l'école de plantes médicinales de Lyon. En parallèle, pour se faire de l'argent, il devient coursier à vélo, et découvre le vélo-cargo. « Je me faufilais dans la circulation. C'était une révélation, à vélo on était capables de transporter une armoire ! » Sa compagne Maëlis (voir p.5) aspire à une vie rurale et souhaite se former à l'apiculture. Germe alors l'idée de « ramener le vélo à la campagne. »

Des déplacements quotidiens à vélo

En arrivant en Isère en 2020, Gautier rejoint l'Atelier Paysan de Renage, où il se forme à la conception de machines et de bâtiments adaptés à une agroécologie paysanne. Maëlis, elle, entame une formation apicole.

« Par provocation peut-être, j'ai 27 ans, et toujours pas le permis ! » Un côté subversif qui engage Gautier à pousser jusqu'au bout une logique de mobilité alternative.

« Maëlis faisait 40 km aller-retour en vélo électrique pour se rendre à son école. Et je faisais 40 km aller-retour en vélo musculaire pour aller à l'Atelier Paysan. »

Et ce, indépendamment de la météo. Il y a des avantages, lorsqu' « en allant faire nos courses à Saint-Marcellin, on

gagne du temps comparé aux voitures, car on n'a pas à se garer ! »... et des difficultés, générant à la longue de la fatigue. Sans renier sa volonté première de réduire sa dépendance au pétrole, Gautier réalise peu à peu que cela passe par une approche englobante de son mode de vie : « On s'est progressivement rapprochés du travail de Maë. »

Ils emménagent alors en colocation avec Laure, paysanne-boulangère à Chevrières, à quelques minutes en vélo du travail de Maëlis.

Subvenir à ses propres besoins

Aujourd'hui, Gautier œuvre quotidiennement aux besoins alimentaires de la coloc' : une manière de relocaliser son mode de vie. Avec 1000 m2 de zones cultivées, incluant une serre, des poules, bientôt des cochons... Les activités ne manquent pas, et la colocation est quasi-autonome en légumes. « Avec 1000 m2, on pourrait nourrir à terme 7-8 personnes. »

C'est aussi toute une flotte de vélos - électrique, musculaire, vélo-cargo - qu'il faut entretenir. « À l'image des paysans-boulangers, des paysans-herboristes... J'aimerais être paysan-vélociste. » Ainsi, Gautier a choisi d'intégrer une formation de vélociste auprès de l'Institut de Formation du Vélo (IFV) de Voiron. En poursuivant à mi-temps les activités de production vivrières, il envisage de développer en parallèle un atelier de réparation de vélos, et d'expérimenter des applications agricoles à son usage.

Le vélo, nouvel outil agricole ?

« À l'Atelier-Paysan, j'ai découvert plein d'outils adaptés au monde paysan. J'étais un peu le fou, qui dit qu'il va faire de l'agriculture à vélo. » Gautier réfléchit ainsi à un système qui permettrait d'effectuer des travaux légers aux champs à l'aide d'un vélo.

Ayant à cœur d'expérimenter des solutions à même de servir l'activité apicole de Maëlis, il fait un premier test au printemps 2023. Ensemble, ils déplacent 5 caisses (élément de ruche) en vélo-cargo afin de faire transhumer les abeilles sur 2 km. Dans le futur, avec un bipporteur et une remorque, Gautier pense pouvoir en déplacer encore plus. « On pourrait mettre 3-4 caisses devant et derrière. »

Ces applications low-tech à la vie quotidienne sont autant de moyens de se projeter dans le futur. Si Gautier envisage un « monde difficile », post-pétrole, il pense aussi qu'il « se débrouillera toujours ! » Animé par l'idée de restaurer le lien entre la campagne et la ville, il encourage celles et ceux qui sont à la recherche de plus de cohérence écologique à « l'engagement associatif, par le biais des jardins en ville par exemple. La première fois que j'ai fauché, c'était au Jardin d'Or, à Lyon ! »

Lucie Le May

Les formations de l'Atelier Paysan

Acquérir une meilleure autonomie technique à la ferme, se réapproprier collectivement les savoir-faire : tels sont les objectifs des formations proposées par l'Atelier Paysan. Accessibles à toute personne adulte - novice ou initiée ! - elles permettent, sur 2 à 8 jours, de s'initier à des thématiques variées telles que l'électronique libre, la soudure, la construction bois, l'utilisation d'un logiciel de planification maraîchère... Tout en construisant ses propres outils et bâtis agricoles. Une formation de deux mois est également proposée aux porteurs de projet d'installation. Quant aux frais pédagogiques, ils peuvent être pris en charge par les fonds de formation ! Plus d'informations sur <https://latelierpaysan.org/Formations>

Maëlis Kuznik, apicultrice

À 23 ans, Maëlis est apicultrice à Chevrières, en Isère (38). Brillante élève, elle a renoncé à la classe prépa ingénieur pour venir mettre les mains dans les ruches.

Qu'est-ce qui t'a poussée à choisir un métier au contact de la nature ?

Maëlis Kuznik : Au lycée j'étais déjà éveillée aux enjeux écologiques, mais comme beaucoup d'autres, je n'avais pas d'idées de futur métier. Ayant de bons résultats en bac S, on m'a poussée à faire une classe préparatoire Physique Chimie Sciences de l'Ingénieur. En intégrant une prépa parisienne, j'ai reçu les félicitations de tout le monde : c'était génial, j'allais faire un super métier ! Tentée de travailler dans les énergies renouvelables, j'y allais avec le sentiment que j'allais être du côté de ceux qui imaginent des solutions face aux enjeux écologiques. Pourtant, j'ai vite ressenti que ma place n'était pas là. Il y avait un décalage. Quelle était la finalité de ces métiers ? J'avais envie de développer quelque chose de plus concret.

Comment cela s'est manifesté, tu as cherché à avoir un impact plus direct sur ton environnement ?

J'ai commencé par quitter la prépa pour faire une licence bio, ce qui m'a permis de passer plus de temps dans la campagne d'où je viens. Mon grand-père y a toujours eu des ruches, c'est à ce moment-là que j'ai commencé à mettre les mains dedans. J'ai aimé le contact avec les abeilles... Je les vois comme un superorganisme : l'individu, c'est la colonie. Cela questionne notre rapport au monde, on réalise qu'on fait partie d'un grand tout...

J'ai fait le choix de poursuivre cette pratique, avec un Brevet Professionnel Responsable d'Exploitation Agricole (BPREA) en apiculture.

En tant que jeune adulte, c'était une prise de position difficile, une question presque identitaire : il fallait exister autrement qu'en tant que “bonne élève.”

Comment se déroule ton quotidien aujourd'hui ?

Au cours des trois dernières années, j'ai appris l'apiculture en alternance auprès de Michaël, apiculteur à Murinais. Aujourd'hui, je suis salariée. Travailler avec les abeilles, c'est un métier saisonnier, dépendant de la météo, du climat... Il n'y a pas vraiment de journée type ! En hiver, c'est surtout de l'entretien de matériel. Au printemps commence le suivi des ruches, puis les récoltes.



Quelles sont les difficultés actuelles liées à la pratique ?

La ressource alimentaire n'est pas toujours favorable, la pratique de la monoculture et le remembrement des exploitations ayant entraîné la destruction des haies mellifères. Nous sommes donc contraints de faire transhumer nos ruches, afin de rapprocher les abeilles des lieux de floraison. Si la disette est trop grande et que nos colonies meurent de faim, on les nourrit au sirop ou au candi. Un autre enjeu est celui du changement climatique. Les abeilles et les plantes coévoluent depuis des millénaires, mais aujourd'hui, avec le décalage des floraisons, l'adaptation est difficile. Il y a encore le traitement des cultures, et certains parasites et prédateurs (comme le varroa ou le frelon asiatique) qui sont néfastes pour les abeilles. Face à toutes ses pressions, l'activité apicole devient de moins en moins prévisible, et donc de plus en plus technique.

Quels sont tes projets en cours, et comment te projettes-tu dans le futur ?

En plus de mon activité salariée, j'ai une vingtaine de ruches chez moi. Pour la suite, je réfléchis à une double activité, afin d'avoir moins de pression économique sur l'activité apicole et réfléchir à des solutions, expérimenter, faire des tests... On est dans un monde où l'énergie est gratuite ou presque, et l'apiculture telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui nécessite au final pas mal d'intrants. J'aimerais revenir à une pratique où l'on a moins besoin de transhumer ou de nourrir.



Qu'est-ce que cela implique, de faire le choix de la ruralité lorsque l'on est jeune ?

Ça ouvre des possibilités infinies ! Il y a toujours des choses à faire dehors, quelque chose à bricoler... C'est un environnement très stimulant. Aujourd'hui, c'est vrai que la majorité de la population est urbaine, et qu'il peut être difficile de rencontrer d'autres jeunes en milieu rural. Mais on y arrive ! Et les liens que nous tissons sont très forts.

Qu'est-ce qui est primaire pour toi, autrement dit, qu'est-ce qui est non négociable ?

L'envie de vouloir contribuer à un monde meilleur, et l'espoir qu'on y arrive. Je dirais que mon besoin est d'arriver à une cohérence globale, avec des gens qui mettent de la volonté pour que les choses changent. Et où ce que je fais quotidiennement à mon échelle n'est pas perdu d'avance.

Lucie Le May

Les clés pour agir

« Pour protéger les abeilles, il faut recréer un environnement qui leur soit favorable » nous expliquait Maëlis lors de notre entretien. Il s'agit, lorsque l'on a un jardin, de diversifier au maximum son environnement, afin que la ressource alimentaire soit présente le plus longtemps possible avec le décalage des floraisons. Un argument partagé par Henri Clément, porte-parole de l'Union Nationale de l'Apiculture Française (UNAF) « Vous pouvez semer des graines mellifères - lavande, romarin, thym... - même sur un balcon, laisser dans votre jardin un espace en « friche » ou encore planter une haie mellifère. Évitez d'arracher le lierre - très utile aux abeilles - ou d'utiliser des désherbants, fongicides ou insecticides. Achetez votre miel chez un apiculteur plutôt qu'au supermarché. Observez, enfin, d'un bon œil l'installation d'un rucher dans votre environnement. »

« Printemps 2023. Je passe 4 jours en compagnie de Gautier et Maëlis à Chevrières. En les observant, germe la petite graine qui deviendra “La Relève”. Elle avec ses ruches, lui avec ses vélos, leurs expérimentations... Ils incarnent une ruralité jeune et innovante. Il y en a beaucoup d'autres comme eux ? »

